

AMINA DANTON

LA TANGENTE

roman

nrf

GALLIMARD

LA TANGENTE

AMINA DANTON

LA TANGENTE

roman

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2009.*

À Éric

I. PIERRE R.

Il avait accepté de me rencontrer parce que mes lettres lui avaient plu, mais il ne s'attendait pas du tout à moi, je l'ai vu aussitôt dans ses yeux. J'ai vu qu'il était surpris et un peu embarrassé. Après m'avoir serré la main, il me proposa de faire quelques pas vers le Drugstore, où il voulait acheter des cigarettes. Je m'empressai de lui emboîter le pas.

Je n'en avais pas dormi de la nuit. Mon cœur avait fait du toboggan dans le noir. Ma chambre de bonne était devenue immense, mais elle était encore trop petite pour ce qui allait arriver. Ce qui allait m'arriver, enfin, à moi. Je m'étais levée tôt, et quand je refermai la porte, tout était rangé et nettoyé comme si je partais pour toujours.

Dehors, l'air était neuf. Je sortais de ma tanière la tête haute, propulsée par l'extraordinaire événement que j'avais déclenché, moi seule, à l'abri du monde, hors de tout calcul. Pour me rendre du boulevard Garibaldi à Saint-Germain-des-Prés, il suffisait de remonter la rue de Sèvres, de longer le mur de l'hôpital Necker puis, au carrefour de Sèvres-Babylone, de prendre la rue du Four ou celle, plus discrète et plus élégante, du Cherche-Midi.

Je m'étais promis d'acheter chez P. un petit pain de seigle aux raisins, une de leurs spécialités, savoureuse. J'avais faim. Ne rien avoir dans le ventre depuis la veille commençait à me donner la nausée. « La vie continue, me dis-je, ne sois pas stupide, mange ! De toute façon, tu ne perdras pas tes kilos en un jour ! »

Je marchais vers lui, chaque pas me rapprochait de lui. Je venais déposer ma vie à ses pieds. Seize années, c'était peu mais déjà encombrant. J'étais sûre, en quittant ma chambre de bonne, que j'allais repartir de zéro. Tout allait commencer. La lumière en ce début d'après-midi faisait reluire les carrosseries des voitures le long de la rue de Sèvres, les vitrines des magasins regorgeaient de victuailles, et les passants semblaient merveilleusement libres et dégagés, inconscients de ce qui allait m'arriver. Je ne pouvais m'empêcher de les envier. J'aurais voulu que ce rendez-vous soit tombé sur quelqu'un d'autre, au hasard.

J'arrivai en avance et plutôt que de tourner en rond, je décidai de m'asseoir à la terrasse d'un café. Le prix des consommations était exorbitant. Mon ventre gargouillait. Le café était toujours ce qu'il y avait de moins cher. Mais, à jeun, ce jus noir et amer était écœurant. J'étais passée devant la boulangerie du Cherche-Midi sans m'en apercevoir. Voilà pourquoi les filles qui vivaient vraiment leur vie étaient minces. Elles n'avaient pas besoin de manger, pas le temps non plus. J'allais peut-être perdre très vite mes kilos en trop.

Le suspense s'emparait de chacun de mes gestes. Mon corps se déployait comme du carton, au ralenti, hésitant, étonné d'avoir quelque chose d'aussi grand à vivre. Je

regardai au fond de ma tasse de café, comme hypnotisée. Dans quoi m'étais-je embarquée?

Vint le moment d'aller sonner au numéro 4 de la rue P. Le mot « fin » était peint en lettres manuscrites très fines sur l'un des battants en bois qui protégeait l'entrée d'un magasin au rez-de-chaussée. Une ancienne blanchisserie. Le mot « linge » manquait. Je vis ma main se détacher et avancer toute seule pour appuyer sur l'interphone. Rien. Le silence. Je fis à nouveau le même geste, avec une main toujours aussi étrange. Aucun signal. Rien. Des mégots de cigarettes étaient emportés par un filet d'eau dans le caniveau. J'ai vu les trottoirs onduler et la rue se transformer en un immense torrent. Il avait dû oublier. C'était ça. Il avait oublié. Il n'était pas là... Et puis j'entendis une voix, tout en haut, un bras dépassait des géraniums roses, en ombre chinoise sur le ciel, au dernier étage de l'immeuble long comme une tour. Mon cœur se remit à battre. Il arrivait. Il descendait. Je restais debout, debout de toutes mes forces, en essayant de rester droite dans cette petite rue pavée.

Ma bouille ronde, ma coupe au bol, mon pull-over jaune canari, mon pantalon bouffant, voilà à quoi il se heurta de plein fouet. Il réprima un mouvement de surprise et me tendit la main en me disant qu'il était très heureux de me rencontrer, il avait beaucoup aimé mes lettres. Mes lettres m'avaient ouvert ce chemin vers lui. Oui, un jour, j'avais pris ma plume, et ma voix lui était parvenue. MA vie avait commencé à partir du jour où il avait répondu.

Je butai dans son regard sur le corps que je n'avais pas. Pierre R. était habitué, *je le savais pourtant, j'avais lu ses*

livres, il était habitué aux belles femmes. Des femmes racées, des femmes élégantes. *Qu'est-ce que j'avais imaginé?* Rien. Je n'avais rien imaginé. J'avais pensé que, d'une certaine manière, mes lettres auraient été belles pour moi, ou que la question ne se serait pas posée, en tout cas pas de manière déterminante, pour un tel rendez-vous, offert au ciel comme un bouquet de fleurs. J'avais pensé devenir belle à son contact, et comme par magie, me laisser emporter dans cette sensation nouvelle d'avoir une vie, d'avoir un corps.

Sa surprise me fit refluer vers ce que j'étais vraiment, une sorte de gros bébé joufflu, au visage large qui me venait d'un père africain. Je décidai de rester courageuse. J'étais là. Lui aussi. La poignée de main avait scellé notre rencontre dans cette rue. Un visage devient beau si on le regarde avec attention. Nous avions un peu de temps devant nous. Il allait donc *forcément* se passer quelque chose. Ce n'était pas le moment de vaciller; je m'efforçai de sourire sous le coup de cette liberté affreuse qui m'accueillait au moment de faire mes premiers pas dans SON existence.

Le bruit était partout, les perspectives fuyaient, les gens passaient, je n'arrivais pas à me concentrer. Il marchait d'un pas élastique, un peu chancelant, il me demanda ce que je lisais en ce moment, un peu distraitement, il écouta ma réponse, *Un héros de notre temps*, de Lermontov, dont je lui citai de mémoire une ou deux phrases; l'espace se détendit légèrement. Je pris une ou deux goulées d'air. Il entra dans le Drugstore et demanda un paquet de Lucky Strike, faisant doucement sonner les pièces de monnaie sur le comptoir, presque en riant.

Une telle légèreté me parut irréaliste. J'en étais encore incapable mais telle était ma vocation. Je voulais vivre ainsi. Danser au lieu de me sentir écrasée. Je l'avais rejoint pour qu'il me fasse entrer dans le cercle enchanté des danseurs. Ma seule chance était qu'il puisse le comprendre, me donner la main en disant : « Allez, saute, je sais que tu peux le faire »...

Déjà, le moment que nous passions ensemble me parut si friable, il se solidifiait et s'éparpillait dans toutes les directions dès que j'essayais d'y toucher. Je me voyais par ses yeux, je voyais bien qu'il y avait erreur sur la personne. Ou peut-être pas. Pierre R. parlait légèrement, sans prendre en compte mon dilemme, si légèrement qu'il me sembla que ma seule chance était de m'arrimer à ce qu'il disait, comme je l'avais fait avec ses romans.

Il me proposa d'aller boire un thé dans le studio où il vivait avant son prochain départ pour l'étranger. Mon cœur se serra. Où? En Inde, et pour longtemps. Je hochai la tête. Combien de temps? Trois ans. Conseiller culturel. « Eh oui... », fit-il, en secouant la tête comme s'il n'y croyait pas lui-même.

Voilà pourquoi, à la fin d'une de ses lettres, il avait fait des allusions à la musique de ce pays! Nous montâmes un escalier étroit, son pas semblait à peine peser derrière le mien. Il était peut-être en train de regarder mon cul, mon « gros cul » comme disait ma mère. Je m'étais ruinée pour acheter ce pantalon bouffant. Peut-être qu'il se disait que l'imprimé était joli. Je n'osai pas m'arrêter pour qu'il passe devant moi, de peur qu'il ne soit obligé de me toucher. Je me forçai à avancer. Le studio était sous les combles. Pierre R. poussa la porte d'un geste de

la main. « Entrez », me dit-il. Je m'attendais à trouver quelqu'un à l'intérieur : « Vous ne fermez pas quand vous sortez ? » Il poursuivait ses explications. Il venait de quitter sa femme et l'appartement où il avait vécu pendant quinze ans. Il parlait avec une sorte de détachement, comme si un autre que lui vivait ce qu'il était en train de raconter. Par une porte entrouverte, sur ma droite, je distinguai la couleur des serviettes de bain. Et puis je fixai les dessins brodés sur les coussins répandus sur le canapé. Il habitait là en attendant son départ, dans ce studio qu'un ami lui avait prêté. Les romans de Pierre R. étaient remplis d'amis qui se prêtaient des studios, de l'argent, des voitures, et (mais combien d'années ai-je mis à le comprendre ? Dix, vingt ans ?) des femmes. Moi je n'avais qu'un seul ami : Yann.

Je l'écoutais, le dos raide sur le canapé tandis que Pierre R. semblait voler dans les airs, vivre une mélodie plutôt qu'une existence terrestre. Je commençais à sentir que le mot « fin » n'était pas écrit par hasard en bas de l'immeuble. Un morceau du monde flottait encore en nous emportant à son bord, mais le retour à la catastrophe était déjà irrévocable. En tout cas pour moi. Lui avait une vie et je n'y avais pas accès : on n'entre pas dans la vie des autres comme ça. Je ne savais pas zigzaguer. Je savais peut-être venir de loin et m'échouer tout au bord de sa vie. Mais je n'allais pas y rester. Pas y rester...

J'aurais aimé reprendre mes esprits au lieu de me laisser fasciner par cet instant qui me désignait sa fin, oui, la fin était là depuis le début, le compte à rebours s'était déclenché dès le premier regard, inutile de se raconter des his-

toires. J'avais juste obtenu la permission d'être à ses côtés pour quelques minutes. C'était déjà beaucoup. Presque trop. Il me sembla que ces minutes m'avaient choisie, qu'elles m'avaient cruellement désignée pour sceller le néant où je vivais ; j'avais l'impression qu'elles me regardaient fixement, et me clouaient sur le dossier du canapé. Alors je fis une tentative pour le regarder, lui, comme pour lui intimer l'ordre de faire attention à moi, de faire vraiment attention, de comprendre ce que j'étais venue faire. Une entente, un silence se seraient alors installés entre nous, la même connivence que j'avais entretenue avec ses livres. La même chance.

Mais je n'étais pas capable. C'était trop difficile. J'étais trop lourde, trop encombrante. La vérité, c'était qu'il devait avoir horreur des filles dans mon genre, bien en chair, la vérité, profondément logique et ironique, c'était que nous allions bientôt nous quitter.

Et que tout redeviendrait comme avant.

J'aurais voulu tout effacer, être une autre, la passante que je fixai en bas dans la rue tout en buvant un verre d'eau dans la cuisine. J'avais pris ce verre qui séchait au bord de l'évier et j'avais laissé couler l'eau du robinet. Je m'étais demandé si elle était potable, je l'avais goûtée avec circonspection. Elle avait un goût d'eau de Javel. J'avais repris connaissance en effectuant ces gestes. La rue en bas m'attirait. J'aurais voulu y retourner. M'y perdre comme je savais le faire. Me laisser bercer.

En revenant dans le salon, je me retrouvai seule avec la tâche de soutenir ce que j'étais venue chercher. De nouveau assise sur le canapé, je manquais d'air, mes

jambes me faisaient mal, refermées et comprimées l'une sur l'autre.

J'aurais dû rester une voix dans des lettres qu'il aurait lues d'un air concentré, parfois ému, en marchant dans les rues de son quartier, jetant un coup d'œil distrait aux devantures des magasins... Un ami (Pierre R. avait beaucoup d'amis) l'aurait hélé depuis la terrasse d'un café, mais il aurait poursuivi sa route sans rien entendre, absorbé par sa lecture, continuant d'avancer en direction de la Seine. Et puis il y aurait eu un coup de vent à un tournant et la lettre se serait envolée au-dessus du fleuve. Par la suite, il aurait souvent repensé à cet instant et la voix de cette inconnue serait restée à tout jamais imprimée dans son oreille.

Tandis qu'à présent il allait m'oublier. J'avais frappé à la porte d'un homme qui continuerait son chemin sans moi. C'était simple à comprendre comme un coup de matraque. Un peu maigre dans son tee-shirt noir, il semblait désarçonné lui aussi. Il m'avait sondée, fouillée du regard avec un instinct de prédateur inquiétant comme les éclats métalliques qui émaillaient sa voix. Il avait compris sans doute qu'il était inutile de jouer avec moi. J'étais penchée au balcon qu'il m'avait offert en acceptant de me rencontrer, je contemplais le vide, mon espoir qui pendouillait et ces heures pressées d'en finir me riaient au nez. C'était peut-être cela qui le déconcerta le plus : le sérieux avec lequel je collais à mon désespoir.

Les fenêtres se dessinaient crûment dans le studio où, toujours assise sur le canapé, je tentais de garder le dos droit. Étant délivrée du souci de lui plaire, en un sens,

j'étais libre, libre de me consacrer à l'espace qui nous entourait et qui résonnait avec le silence. Un instant, j'ai cru qu'il pourrait lui aussi écouter ce silence. Je me transportai dans tout ce que je voyais. C'était une tâche qui réclamait un grand sérieux et qui risquait de rendre la conversation encore plus difficile. En désespoir de cause, peut-être, Pierre R. commença en effet à me poser des questions sur moi. J'aurais préféré ne rien dire à ce sujet (n'avais-je pas tout dit dans mes lettres?).

J'avais pensé que les présentations ne seraient pas nécessaires, mais il était têtu et voulait s'informer. Je lui dis que je gagnais ma vie comme-caissière-à-mi-temps-dans-une-boucherie-du-dix-septième-arrondissement-de-Paris-au-marché-Lebon. Ma façon de dire cette phrase, d'une seule traite, sans respirer, la fit résonner étrangement dans la pièce. Il sembla déconcerté, une fois encore. J'aurais voulu enchaîner sur mes promenades le long du boulevard Pereire qui me donnaient toujours l'impression de partir en vacances. Mais je n'osai pas.

Il me demanda brusquement si j'aimais la musique, oui..., Mozart, oui... et, sans attendre, mit un disque sur un vieux pick-up posé sur un guéridon. Je ne pus m'empêcher de le trouver légèrement ridicule. « Dans la vie, me dit-il, soit on a des amis, soit on a de l'argent... » On avait des amis parce qu'on avait de l'argent, pensai-je. Je secouai vaguement la tête. C'était ma mère qui m'avait mis ce genre d'idées dans le crâne.

Et puis soudain, puisqu'il valait mieux parler, je me suis mise à évoquer ses romans, à inventer l'existence d'un lecteur qui, contrairement à moi, ne les avait pas aimés. Il me demanda ce que cette personne avait dit, si

c'était un homme ou une femme. « Un homme, un professeur. Il disait que c'était des romans d'adolescent attardé. » J'aurais voulu lui dire que je n'étais pas du tout d'accord, que ses livres contenaient l'élan même de la vie, mais Pierre R. sembla plus amusé qu'autre chose par cette remarque. Je poursuivis : « Il disait que vous aimiez dramatiser la vie, que c'était surjoué, très arrangé comme partition... Il disait aussi que vous aviez tendance à être très content de vous, à vous donner le rôle principal. » Qu'est-ce que je faisais ? Je creusais un trou dans les murs, je menais une conversation à l'abri d'un mensonge créé de toutes pièces pour le faire réagir, pour exister à ses yeux. Mais il prit ces remarques à la légère : « adolescent attardé ? » répéta-t-il, songeur, la main sur le menton. « En un sens, ce n'est pas faux. » Il eut un petit rire, augmenta le feu sous Mozart et la musique me cloua le bec.

Il avait quelque chose à régler dans son ancien appartement et me demanda si je voulais l'accompagner. On parla de Nietzsche, son philosophe préféré, et de Rimbaud, en longeant la rue de Rennes. Je commençais à avoir le vertige, les perspectives tanguaient le long de mes tempes. La tour Montparnasse était noyée dans le flou, au loin. Pierre R. ne s'apercevait de rien. Lui-même marchait comme s'il traversait son propre vertige en permanence. Nous arrivâmes ainsi rue Delambre.

J'entrai dans l'appartement, un rez-de-chaussée assez sombre, et vaste, comme dans un château hanté, où résidait une partie de *La vie rêvée*, le roman qui m'avait décidée à lui écrire pour la première fois, un an auparavant. Je l'avais tellement imaginé, tant de fois, assis à son

*Achevé d'imprimer
sur Roto-Page
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, le 13 mai 2009.
Dépôt légal : mai 2009.
Numéro d'imprimeur : 73418.*

ISBN 978-2-07-012529-6/Imprimé en France.

167086



La tangente

Amina Danton

Cette édition électronique du livre *La tangente* d' *Amina Danton* a été réalisée le 03/07/2009 par les Editions Gallimard. Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé d'imprimer en janvier 2009 (ISBN : 9782070125296)
Code Sodis : N02529 - ISBN : 9782072025297